

## Itinéraire d'un cancre

A Andrée et papa

Le retour de Dénia

Cette année-là, avec Stéphanie mon amoureuse, nous nous étions autorisé une escapade en Espagne dans sa maison à Dénia.

L'année ½ passée avait été très compliquée. Covid / passe sanitaire, masques, vaccins... les ordres et contre ordres nous faisaient penser un jour que le voyage était possible, et 3 jours plus tard à nouveau interdits.

Finalement, vaccinés et augmentés d'un test PCR, les vacances furent possibles.

Sous le soleil la semaine passa très vite et le samedi qui sonnait la fin de cette escapade frappa à la porte.

Nous chargions donc la voiture et entamions la remonté vers Angers.

En France il devait être midi ou treize heures. Le ciel était comme à son habitude, chargé, froid et anxiogène, en rien décevant et parfaitement à la hauteur de ces 16 derniers mois. Nous venions d'avaler 500 kilomètres et les jambes réclamaient quelques pas histoire de tenir la distance. Sur cette aire d'autoroute, un peu avant la rocade de Bordeaux, la voiture s'immobilisa pour 10 minutes de pause. C'est à cet

instant que ma mère avait choisie pour m'annoncer la triste nouvelle. Avec maman, c'est très simple ! En deux secondes et après 4 mots, le ton annonce la couleur. En 4 secondes, le décors est donc planté ! On se retrouve instantanément sous un joli soleil chaud et doux, ou sous le tunnel du mont blanc, coincé entre deux camions et éclairé en pointillé par des néons à la lumière blafarde dans un univers bétonné. C'est un décès que ma mère avait la lourde tâche de m'annoncer au téléphone! Même les mots : « Tu es ou, et comment se passent tes vacances » avaient déjà l'odeur du béton et du néon blanc. Le ton était donné, j'allais donc être touché par ce départ.

-« Mon fils, j'ai une triste nouvelle à t'annoncer :Andrée est morte vendredi dernier »

Il m'a fallu quelques secondes pour assimiler ce que je venais d'entendre.

-« Andrée, ma maitresse ? »

Ma question n'avait besoin d'aucune confirmation. Andrée était la seule Andrée que je connaissais. Andrée était ma première maitresse. Celle qui nous apprend à lire , à écrire, à compter. La première d'une longue série d'hommes et de femmes qui est en capacité de vous juger officiellement.

Andrée était donc celle qui en moins de 12 mois allait me donner la direction, me montrer le chemin de la poésie, de l'algèbre, de l'histoire et de toutes ces matières qui sont enseignées aux bouts de choux de cette tranche d'Age. L'école ou ma maitresse dispensait son savoir, était tout autant

bétonné que le tunnel du mont blanc. Les même néons, le même béton. Pour y parvenir, il fallait emprunter un chemin bitumé qui longeait devant le bâtiment. Le matin en retard, un sprint était nécessaire sur cette portion pour atteindre la cour avant la fin de la sonnerie. Alors, presque tous les matins, je courrais et montrais le bout de mon nez sous le préau 2 secondes avant la fin de la sonnerie. Je n'avais jamais le temps d'escalader les énormes rochers disposés en haut de la cour triangulaire, ceux-là même qui formaient une barrière naturelle entre le terrain de sport, et la cour.

Je rejoignais donc la file indienne constituée par mes camarades de classe, et j'étais comme à mon habitude en dernière position. Les élèves non masqués se tenaient la main deux par deux et s'engouffraient dès que la phrase : « Vous rentrez en silence les enfants » raisonnait, dans le couloir derrière ces deux portes battantes qui isolaient le préau du reste de l'école . Monsieur Fourniolls Le directeur de cet établissement avait sa classe et son bureau privé dans cette première partie de couloir, juste avant le grand escalier. En CP, nous n'avions besoin de gravir que le premier étage, puis les 2 mètres du long couloir qui distribuait 4 ou 5 autres classes. Andrée ouvrait la porte, et sagement, nous allions nous assoir à nos tables. Nos bureaux étaient pourvus de deux places soudées et assemblées par deux gros tubes en acier vert. Chaque place avait son encrier en porcelaine et un espace pour ranger les cahiers et l'ardoise sous la planche de chêne à la finition jaune/orangée vernie .Le placement était libre le premier jour de l'école. Evidemment, en arrivant le dernier, les places judicieuses devenaient rares !En deux secondes,

pourtant je repérais celles qui avaient du potentiel ! Celles qui seraient masquées de la maitresse par quelques têtes et corps de mes futurs « copains ». A la bonne place pour pouvoir lorgner sur les fameux rochers que je me voyais déjà affronter en mode escalade, proche du radiateur pour espérer une sensation de liberté douce et rassurante que ma Lala me procurait à la maison. Malgré mon envie de fuir, J'avais quand même hâte de tremper la plume dans l'encrier. Et puis Andrée avait une tête aussi douce que ma Lala. J'allais donc rester en place et écouter de longues heures ma maitresse et tenter de reproduire avec cette plume les formes dessinées au tableau et devenir au fil des mois un grand !

Andrée est morte ? Suivit de comment et quand venaient finaliser mes questions ouvertes ! En même temps que maman m'expliquait qu'il y a 1 an et demi, Charcot avait pris possession des muscles de cette douce femme et que ces derniers mois, tout c'était accéléré, le béton et les néons du tunnel se faisaient encore plus présents ! Quelques frissons venaient accentuer l'ambiance. Andrée était morte Jeudi dernier aux côtés de Jean Yves son mari. Je connaissais aussi Jean Yves. Un grand homme au visage un peu pointu, Un spécialiste du nettoyage. Jean Yves était capable de tout nettoyer, aussi bien chez vous que dans les entreprises. Les solvants et autres lessives n'avaient aucun secret pour cet expert. Je connaissais donc le mari d'Andrée, mais aussi Pauline et Antoine que ce couple avait adoptés. Pourquoi infliger ce calvaire à une si douce femme ? Maman me distribuait quelques informations complémentaires, sur le tenue de la célébration : « mercredi prochain à Saint Jean de

Boiseau »Troublé, presque choqué, nous sommes remontés dans la voiture pour parcourir la fin de ce long trajet sous les nuages.

Aujourd'hui, j'allais graver mes premiers A B C sur ce cahier aux entres lignes démesurés. Maitresse nous expliquait comment fixer la plume sur le porteplume. Des buvards ainsi que de l'encre avaient été distribué à chaque élève. Nous étions fins prêts pour le premier trempage. L'encre devait venir combler le petit trou qui servait de réservoir au milieu de cette étrange pièce métallique et pointue. Trop d'encre et c'était la tache assurée. Pas assez et la plume crissait et grattait le papier. Les premiers pleins et déliés prenaient place maladroitement entre les traits bleus de la feuille.

En fait, j'étais nul ! chaque lettre dépassait au-dessus ou en dessous des lignes. Les séries de lettres finissaient souvent par plonger sans que je ne puisse rien faire. Je tentais et retentais de contrôler cette main, qui inlassablement plongeait vers le bas du cahier en bout de ligne. Alors que les autres élèves formaient de jolies formes gracieuses, moi je pratiquais la tâche et le plongeon. Le ton était donné. L'écriture pour moi serait laborieuse ! Les premiers mois on confirmés rapidement que je ne pratiquerais pas que le plongeon en écriture. Sur l'ardoise et avec la craie, nous compilions aussi des chiffres et les premières opérations. La place que j'avais choisie procédait de nombreuses qualités. Mes mains restaient suffisamment libres pour continuer leurs vies seules. Taillage de craies, dessins, gravure sur table.... Elles avaient décidé de ne pas collaborer. Souvent rattrapées

par mes yeux qui jaloux de cette liberté tentaient une escapade sur les rocher du fond de la cour. Andrée qui n'était pas un débutante connaissaient les avantages et inconvénients de chaque bureau dans la salle de classe. Très rapidement, je fus appelé au premier rang. Finit les sculptures sur calcaire et bas-reliefs sur le bureau. L'heure d'apprendre avait sonné, L'heure de souffrir n'allait pas tarder.

Tout le long du trajet qui nous séparait encore d'Angers, les images se bousculaient : L'anniversaire de Pauline ( la fille d'Andrée ) ou j'étais convié, Les classes de CPPN qui faisaient du sport sur la piste ovale au-dessus de la cour, le joli sourire de ma maitresse, la première fois ou Andrée a convoqué mes parents ... Andrée et Yves invités à mon premier mariage ... Je racontais à ma femme quelques anecdotes pour qu'elle puisse cerner ma maitresse. Comprendre à quel point le béton était froid et la lumière blafarde pour moi à cet instant.

Dès le premier conseil de classe, le ton était donné.

-« Votre enfant rencontre des difficultés à l'écriture, et Frédéric a des problèmes de concentration »

Les notes m'agressaient à chaque fois. Rapidement, très rapidement, l'envie d'écrire et de compter étaient passés d'envies à contraintes de curiosité à dégoût ! Mon écriture en prenait la forme. Des montagnes russes avec des sommets qui percutaient la ligne du dessus, et des déliés qui se fondaient dans les taches que je distribuais sur les pages. L'ensemble était laid, disgracieux, en rien artistique. Je n'ait donc bon à

pas grand-chose. Ni littéraire, ni artiste, ni même doué dans la manipulation des chiffres.

Andrée suggéra rapidement à mes parents de prendre rendez vous avec un orthophoniste.

Une nouvelle contrainte venait donc s'ajouter le mercredi. Dans un tout petit bureau place Louis XVI dans le centre-ville de Nantes , une dame dont j'ai oublié jusqu'à la voix et le visage me faisait jouer aux cartes et à des jeux tous les mercredi à 14h. Cette technique devait me permettre de retrouver le chemin des bonnes notes et de l'envie ... La fin de cette première année serait à l'image de toute ma scolarité. Andrée avait malgré tout poussé pour que je passe en CM1. Elle avait malgré mes notes et mon attitude décelé en moi du potentiel et avait même tenté de poser un nom sur ce carnage scolaire : Dyslexie.

J'étais différent, et à cette époque, considéré comme presque débile. Il semble que seule Andrée connaissait la juste valeur de ce pronostique.

L'année du CE1 fut bien pire encore. Mme Colas, une jolie femme était en charge de deux niveaux. C'est donc 30 élèves de CE1 CE2 qui se partageaient cette enseignante. Une jolie place m'attendait au fond et juste à côté de la fenêtre et moins de 40 cm du radiateur. J'étais assis juste derrière les jumeaux Mignon. Mignon était leur nom !

De faux jumeaux sauf dans les bonnes notes ! Ils les cumulaient pendant que moi je gambadaient dans les rochers que je voyais parfaitement bien de cette place faite pour moi.

J'imaginai des parcours dans cette micro falaise pendant que mes Mignons accumulaient les 18 et 19.

Mme Colas était plus timide et souriait moins qu'Andrée. Elle était surtout moins douée avec les enfants comme moi.

Mme Colas avait cependant réussi à m'extirper un 20 sur 20 dans un exercice d'écriture : racontez en 20 lignes une expérience à la fois agréable et désagréable !

J'avais alors « disserté » sur le coiffeur des Dervallières et mon expérience mensuelle chez ce vieux monsieur.

un bonhomme de au moins 55 ans aux cheveux gris. Il portait une blouse de la même couleur. Le décors était bardé de formika

Les bacs à shampoing en bakelite. La matière était tellement vieille et usée que le matériaux avait viré au gris clair par endroit. Ils étaient aussi craquelés.

Tout ceci faisait parti de la mauvaise expérience sans compter le papier autocollant qu'il m'entourerait autour du cou pour éviter que les cheveux ne passent sous la cape en satin noir. L'ensemble était surpassé par le jet d'eau froide que le coiffeur m'aspergeait sur les cheveux afin de les humidifier : détestable !



En revanche, la lame de rasoir dans le cou, ainsi que les dents de la tondeuse au même endroit provoquaient des frissons dans tous le corps.

Le jour de la remise des notes, mme Colas m'avait félicité pour mon récit et la note énoncée démontrait qu'elle ne plaisait pas .

J'ai malgré cet unique exploit littéraire redoublé mon CE1 et finit par passer en CE2, plus par défaut que pour mes qualité d'élève brillant. Surement aussi car il n'y avait pas d'autres possibilités pour les enfants en difficulté à d'aussi petits niveaux.

Monsieur Grenier étais plus tôt beau mec. Cheveux grisonnants et assez courts, une bonne tête de prof. Le passage en CM1 fut aussi compliqué à décrocher que celui de CE1 à CM1

Le CM2 fut tout aussi long pour moi. Monsieur Guillot était le dernier des enseignants de cette école primaire qui allait tenter quelque chose pour moi. En vain.

Le conseil de classe sonna et une chappe de béton aller finir de m'ensevelir.

CPPN était pour eux la bonne solution à ma débilité. J'allais donc rejoindre les 20 recrues en survêtements qui passaient leurs journées à tourner en rond sur le terrain de sport. Ils n'étaient pas dans le même corps de bâtiment. On ne

mélangeait pas les serpillières et les serviettes à cette époque. Certes on les voyait dans la cour qui jouxtait la nôtre, sur le terrain de sport... mais c'est tout. Le reste de leur scolarité était isolée par des murs que nous n'avions pas le droit de franchir.

Mes parents avaient donc un fils débile !

Je ne connais toujours pas aujourd'hui la raison de mon passage en 6ieme. Et c'est donc un lundi matin de septembre que j'ai franchi les portes en acier du collège Carquouet à Nantes.

Il ressemblait étrangement à celui qui m'avait franchement dégouté les 5 années précédentes. Le changement de classe entre les cours m'assuraient une semi-liberté que je m'empressais de me délecter à chaque sonnerie. Là, je n'étais jamais le dernier.

Dans cet environnement hostile, j'ai fait la rencontre d'autres flèches comme moi Franz Barreau m'accompagnait dans mes records de notes négatives en orthographe

Mme Lebeguec, une dame de 50 ans, dotée d'un énorme chignon qu'elle passait son temps à redresser nous affubler de notes battants des records de négativité. Même le zéro absolu frissonnait à l'idée que l'on puisse le détrôner. C'est donc des moins deux cent vingt sur vingt que tous les autres élèves de la classes attendaient le sourire aux lèvres de voir tomber sur nos deux trop grandes carcasses pour notre âges. Les fous rires fusaient et même Franz et moi-même esquissions des rires jaunes. Les records s'enchaînaient dans cette discipline.

Et le Latin, Obligatoire à l'époque, censé nous expliquer l'origine des mots et donc la compréhension de leurs orthographe, ni faisaient rien, bien au contraire ! Nous doublions les mauvais score pour le plus grand plaisir de tous.

L'anglais, les maths, l'histoire ... toutes les matières étaient synonyme de calvaire. Tous les matins, juché sur mon vélo de courses rouge, je parcourais le kilomètre et demi qui me séparait de ma chambre et de l'établi de mon père. En fait, les seuls endroits où mes mains étaient en phase avec mon esprit. C'est donc la boule au ventre que je descendais le boulevard du Massacre tous les matin.

Le boulevard du Masacre (c'est bien son nom) commençait au bas de l'avenue Colonac : Ma rue. Il était constitué d'une ligne droite en descente, puis d'une remontée suffisamment long pour arriver au collège légèrement humide les matins où la cloche avait déjà sonné alors que j'entamais la remontée..

A mon habitude j'arrivais en retard. A mon habitude, je devais passer récupérer un mot dans le bureau des pions pour pouvoir accéder à ma classe.

C'est en 6<sup>ième</sup> que je suis tombé amoureux pour la première fois. A défaut d'être assidu en cours, je passais mon temps à regarder Cecile. Elle me fascinait. Pas très grande, les cheveux raides au carré court, une veste imitation Kway bleue et rose sur les épaules Cécile était sûrement la fille la plus douée de toute la classe. Je tentais de me faire remarquer par ses jolis yeux par tous les moyens. Cécile passait devant chez nous pour rentrer chez elle. A l'époque, je tentais le saxo. Un prof

de musique m'avait ravis en jouant la panthère rose avec son saxophone tenor. Trop petit à l'époque, c'est un alto qui finalement m'avait été offert par mes parents. Je passais donc du temps dans ma chambre pour apprivoiser la bête. 30 minutes tous les soirs à faire des gammes et tenter de reproduire ce son chaud et vibrant de ce célèbre dessin animé. Un jour, arrivé plus tôt à la maison, je me suis positionné dans la cuisine, face à la rue, toutes fenêtres ouvertes, pour que la belle puisse entendre ce que j'étais enfin capable de sortir.

Ma mère et mon frère aîné, surpris de me voir manipuler l'engin dans la cuisine on de suite compris le manège à l'instant où Cecile est passée devant la maison.

Cette année c'est évidemment soldée par une redoublement. Je n'aurais plus la belle dans ma classe ...elle haut la main en 5<sup>ème</sup>. Le jour de notre départ pour la corse, mon père est passé non loin des fenêtres de ma « chérie ». Impossible de retenir mes larmes. Deux mois de vacances m'éloigneraient encore plus de cette jolie frimousse.

Cécile était tellement absorbée par l'école que rien ni personne ne pouvaient la détourner de sa réussite. Certain que jamais elle ne c'est douté des sentiments que j'avais pour elle.

Une deuxième sixième m'a permis un passage en cinquième.

J'ai aussi redoublé ma troisième. Carquouet à l'époque se transformait en lycée. J'ai donc du réapprendre et redécouvrir le béton et la lumière d'un autre collège.

Celui-ci était à au moins 3 kilomètres de la maison. La boule au ventre était évidemment proportionnelle à la durée du trajet.

Je ne me souviens que de deux évènements dans cet autre établissement. Pour une manifestation, j'avais réussi à emprunter le portevoix du CPE pour participer à une manifestation. Il est vrai qu'à l'époque, j'avais plus l'âge d'un pion et la taille d'un adulte que n'importe qui. Le CPE m'aimait bien et m'avait donc prêté l'engin le temps d'aller brailler en ville pour des raisons que j'ignore aujourd'hui.

L'autre fait marquant de cette année l'avait été grâce à mon prof d'espagnol. Il était moustachu et sympa. Je n'étais pas doué non plus pour les langues, mais l'idée de jouer une pièce de théâtre me plaisait. La sœur de Claudia Cardinal était venu participer au montage de cette comédie dont je me souviens des 10 premières lignes par cœur. Los Perdros !

La fin de troisième fut aussi compliqué que toutes les autres années.

En fait, je n'étais vraiment moi-même que dans le garage de la maison ou l'établi de mon père me faisait de l'œil à chaque fois que je passais devant.

Ici, j'étais moi. Mes mains étaient agiles, et mon cerveau créatif. Pour mes parents, j'étais passé de Dyslexique à Hyper actif. J'échafaudais toutes sortes d'objets étonnants. Des arbalètes en bois, des échasses de 2 mètres de haut avec lumière et klaxon intégrés, Je décomposais l'eau en hydrogène et oxygène et remerciais le prof de Physique Monsieur Sagot de m'avoir appris la catalyse. Dans un bac en plastique dans

lequel 2 trous avaient été fait, Une anode et une cathode récupérés dans des piles plates avaient pris place dans ces deux trous. Le kilo de sel de cuisine de ma mère assuraient que l'eau devienne conductrice et permette au courant la décomposition tant attendue.

Le chargeur de batterie de mon père assurait le 12 volt continu nécessaire à l'opération. Les tubes en verre des mines des crayons à billes un peu haut de gamme me servaient d'éprouvettes.

Dans l'une je recueillais l'oxygène, et l'autre l'hydrogène. A l'aide d'un briquet, je faisais exploser l'ensemble sous la chaudière de la maison.

En fonction des quantités obtenues, j'améliorais dans cesse le procédé, la taille des récipients et donc le Bang de l'explosion. Plusieurs kilo de sel plus tard, et quelques tubes en verre éclatés, je passais à d'autres expériences. J'avais à ma disposition tous les outils nécessaires. Accumulés par mon père depuis toujours, lui-même avait récupéré les outils de son père. Des tiroirs remplis de marteaux, ciseaux à bois, tournevis de toutes formes, du tom Pouce à celui de l'électricien. Bref j'avais tout ce qu'il me fallait à disposition pour achever n'importe quel bricolage. L'établi de mon père était accolé au mur du salon. Le weekend et les soirées étaient consacrés intégralement à cette passion. Parfois avec mon père pour réparer une machine à laver, une autre fois pour faire un meuble, ou réparer un manche de couteau. J'étais son assistant et devais lui placer dans la main le bon outil au bon moment, tel un assistant en bloc opératoire. J'étais dans ce

domaine surement le plus habile de la maison. Si l'école m'avait noté dans ce registre, je pense que je supplantais tous mes compagnons de classe. L'EMT me permettait de me démarquer. J'étais rapide et pigeais vite. Tout comme le sujet de l'électricité en Science physique. C'était pour moi logique et mes mains exécutaient facilement ce que mon cerveau avait compris. Malheureusement, le bac ne « s'attrape » pas avec ces deux seules matières.

## Mirecourt

En fin de troisième, j'avais le choix de pas grand-chose. Habile de mes mains, et jouant de la musique, j'avais demandé à mes parents la possibilité de faire une école de Lutherie.

Pour pouvoir se faire admettre, il fallait maîtriser 3 instruments avoir et être un bon bricoleur.

J'ai donc passé le concours. 600 élèves se sont présentés à ce dernier. Une douzaine est venu passer un examen sur place à Mirecourt dans les Vosges. Seuls 6 seraient retenus.

A ma grande surprise, je faisais parti des 6. J'étais en fait le 6 ième et mon admission était accompagnée d'une petite note en bas de page. Vous êtes admis... mais avec réserves !

Cela voulait clairement dire que je n'avais pas le droit à l'erreur !

Un des tests pour faire parti de la troupe était assez étonnant. Nous avions placé sur une table devant nous 8 petites clochettes. Elles avaient 1 coma d'écart entre elles ( soit 1/\_ieme de ton ) l'exercice consistait à la replacer dans l'ordre !

Je n'avait fait qu'une erreur là ou certain en avait fait 3, et d'autres zero.

Un matin de septembre, avec mes parents et après avoir traversé une bonne partie de la France, nous nous présentions devant les marches de cet impressionnant et austère bâtiment

Françoise ( ma mère) s'effondra au moment de me lâcher seul pour 3 années . Quelques minutes plus tard, j'en fit de même

Mirecourt est une petite bourgade dans les Vosges, coincée entre Epinal la sous-préfecture et Nancy. Un petit train dessert ce petit village dont le lycée a une spécialité. C'est le seul lycée en France à former 6 élèves par an et sur 3 ans au métier de Luthier.

Nous étions donc 18 élèves luthiers perdus dans un établissement qui en comptait 1200.

Le Lycée, loin de tout avait évidemment son dortoir. C'est aussi dans ce bâtiment à l'écart du lycée qu'avaient été installé l'atelier de Lutherie des 18 élèves.

Nous avions chacun un établi, et une palette d'outils spécifiques à ce beau métier. La noisette en forme de petite



olive équipé d'une lame comme un tout petit rabot, le palmer qui permet d'évaluer au 10 ième de mm l'épaisseur d'un bout de bois. Ce métier est aussi l'un des rares où l'on doit fabriquer quelques outils à sa main. Le Canif ! Ce dernier est un assemblage de 2 morceaux de bois en érable ondé, dans lesquels est fiché une lame en acier très dur. Le luthier se confectionne ainsi plusieurs Canifs avec différentes formes de lames et différentes tailles de manche en fonction des utilisations. Le canif à ouïes, par exemple a une lame très fine longue et pointue. Avec cet outil, on taille les ouïes de la table d'harmonie. C'est pas ces deux fentes symétriques en fore de F que le son du violon s'échappe.

Beaucoup d'autres outils sont spécifiques à ce métier très particulier. J'ose le dire, j'étais fier d'appartenir à cette caste. Nous étions les CPPN CSP+++ de ce lycée. Nous étions à part, nous avions nos habitudes, nos petites manies, nos endroits réservés. Les autres nous regardaient étrangement et n'osaient pas se mêler à nous. Nous les dieux du Stradivarius made in Mirecourt. Ceux qui s'adonnaient à leur passion 45 heures par semaine. Nous avions un emploi du temps très chargé. Du lundi matin au vendredi soir. Des heures et des heures de musique par semaine avec « Gueguette » notre prof de musique, une mme Lebeguec bis qui ornée du même chignon nous infligeait des livres d'histoire de la musique à apprendre par cœur, à la virgule près . Il y avait évidemment et aussi une chorale obligatoire pour les apprentis luthiers. Gueguette (c'était son surnom) en était la patronne. Tous les mardi soir, les 18 Dieux se réunissaient dans la salle de

musique composée d'estrades en forme d'escalier. J'étais baryton dans cet instrument vocal.

Le répertoire était classique la plus par du temps, et très souvent religieux. Le chant grégorien était aussi de mise. C'est d'ailleurs sur ces notes que mes cordes vocales se défendaient le mieux. Les voix occupaient tout l'espace et nous n'étions plus qu'un. Madame Chignon vibrail en même temps que nous. La chorale se terminait vers 21heures et nous avions le droit à un repas spécial préparé que pour nous : des sandwiches ! Apres avoir engloutis ce pain garni de jambon, et la pomme qui l'accompagnait , nous prenions la route du dortoir. Ceux là étaient donc dans l'aile gauche du bâtiment ou se trouvaient les ateliers. Cela ressemblait à un monastère. La cour intérieur était garnie d'arches et de porches. Un très large escalier permettait l'accès à notre chambrée. 70 lits en enfilade dans une pièce tout en longueur et sous les toits. Le pion avait sa chambre juste après la pièce des casiers. Tout au bout du dortoir, une autre pièce avait été aménagée en salle de douche. 5 douches et une dizaines de lavabos double. Les mêmes que ceux de l'école primaire. Le faïence était blanche collée sur des murs bleus. L'ensemble était vieillot pas du tout à mon gout. Mais pour être tout à fait honnête, la décoration du lieu était un peu le cadet de mes soucis. Le premier trimestre venait de s'achever, et les résultats étaient comme d'habitude à la hauteur de mon talent d'élève !

J'étais jugé brouillon et pas franchement attentifs aux consignes distillées par mon prof de lutherie. Monsieur Lajugé était jeune, moins de 40 ans je pense. Pas très baraqué et

orné de cheveux roux et taches de rousseurs discrètes sur le visage , Il me faisait penser à un étudiant en médecine des séries américaine. Lui aussi avait fait Mirecourt en tant qu'élève. J'ai su des années plus tard qu'il était devenu prof dans mon école car il n'avait pas trouvé de travail chez les confrères . Il était en charge des 6 luthiers de mon année ainsi que les 6 élèves de dernière année.

Les « bleus tout frais moulu comme moi étions face à son établi / bureau.

Les grands, eux étaient installés dans une pièce sur sa gauche.

Une pièce ou le soleil ne rentrait que peu de minutes dans la journée.

Notre premier exercice avait donc été celui de la confection de nos canifs .

Le canif d'ouïe, celui de la barre d'harmonie, et enfin un canif à tout faire dont la lame était ni grande ni petite, ni longue ni courte.

Tous étaient en revanche parfaitement affutés !

Pierre à huile, pierre à eau, pierre à eau de Belgique... toutes ces pierres étaient des pierres précieuses aux formes émoussées par le métal de nos outils.

Certains luthiers procédaient des Pierres uniques dont on ne connaissait pas la provenance

Impossible de les essayer non plus, Les Pierres ne se prêtaient pas ! On pouvait uniquement passer le fil de la lame sur la peau et constater la peau nue de ses poils juste après le passe du redoutable outil.

En lutherie, on travail au 10ieme de mm et c'était bien là mon problème !

Mes gros doigts, mon grand corps, et surtout mon impatience ont eut raison de ma première année dans ce temple de l'élite du canif, et de l'oreille absolue.

Convoqués par la Direction du lycée, coincés à trois dans ce grand bureau, nous apprenions que Mirecourt ne voulait plus de moi. A l'époque, les mots m'avaient blessés. \_ « Frederic n'est pas fait pour ce métier »

J'étais vexé comme un pou..., mais rassuré de ne pas prolonger l'expérience 2 années de plus.

Mes parents une fois de plus abasourdis par ce nouveau cou de massue sur le crâne !

Le trajet de retour fut long et chargé de mots durs et anxiogènes. —« que va-t-on faire de toi » était la phrase récurrente entendue plus de 20 fois en 8 heures sur le trajet du retour.

Nous étions en juillet et nous n'avions que 2 mois pour me trouver un nouveau chemin.

## L'ENNA

C'est ainsi que je me suis retrouvé élève à l'ENNA à la rentrée de septembre.

Evidemment, cela n'avait rapport avec l'ENA ! Mais ça, vous vous en doutiez ! L'établissement dans lequel le BEP FIM ( Fabrication industrielle du mobilier )était enseigné était aussi l'école de professeurs. Une fois de plus, nous étions un petit groupe d'élèves à tenter cette formation. Que des élèves atypiques. Que des élèves qui auraient pu échouer en CPPN quelques années plus tôt. Que des cancre à qui on prêtait un minimum de dextérité et pour lesquels cette formation était une dernière perche.

Jean Brin était mon meilleurs ami. Un garçon qui maniait le ciseau et le bédane à merveille. Issu de Mirecourt en ce qui me concernait, et roi du Bédane, nous avions eut tout les deux un traitement de faveur. Les quelques beaux meubles du proviseur de l'époque étaient tous passé entre nos mains experte et minutieuses . J'étais certes pas au niveau pour sculpter des violons, mais largement assez pointu pour pratiquer les queues d'arondes sur des meubles louis Philippe du patron.

Nous passions donc nos journées à réparer et bichonner de belles pièces pendant que nos camarades réalisaient des feuillures sur des morceaux de bois neufs.

Nous devions cependant assurer les cours comme tous les autres.

L'année suivante se passait dans le deuxième bâtiment à quelques kilomètres du premier au nord de Nantes. 25 minutes étaient nécessaire au bus de la ligne 25 pour me déposer auprès de ces ilots de bâtiments cubiques et blancs au rond-point du recteur Smith.

Dans l'atelier, plus de ciseaux à bois et bédane, ou si peu. Ici était le paradis des machines à commandes numériques, des toupies avec entraineur, et des raboteuses quatre faces.

Une pièce vitrée et fermée à double tour était même équipée d'une défonceuse 4 axes : un petit bijou.

Sur cette machine, un de mes professeurs m'avait autorisé à programmer la découpe d'un violon.

A cette époque, le programme était écrit sur une bande perforée en papier. On la présentait à une fente de la machine qui finissait par l'avaler cm par cm.

Les trous et l'espacement entre ces derniers donnaient des ordres à la tête pensante de la machine qui s'exécutait.

La mèche de la grosse machine s'activait, montait, ou descendait, entaillait le bois ici, et le perceait là.

Une fois le programme totalement exécuté, la mèche se rangeait sur le point origine en position haute.

Mon « Violon » gisait là, devant moi. Un « Garnica Amati »

Les ouies ressemblaient à des G les formes arrondies du violons étaient devenues des formes droites et disgracieuses flanquées là ou rien aurait du être !

L'autre prof, Monsieur Vovard, ( il ressemblait étrangement à monsieur Lajugé mon prof de Lutherie) en plus vieux et portant la moustache ne m'appréciait pas trop.

Surement parce que j'étais grande gueule et que mon année de lutherie me rendit malgré ma nullité dans le domaine un brin supérieur dans la maîtrise du travail du bois.

Le BEP s'obtenait en contrôle continue. Mes bonnes notes dans presque tous les domaines m'avait permis de justesse la possibilité de poursuivre dans cette voix.

Reçu sur dossier au brevet des métiers d'art à Sablé sur sarthe dans le lycée Charles Cros, je quittais donc à nouveau Nantes pour devenir Interne externé dans cette petite bourgade coincée entre Angers et le Mans. Je prenais mes repas avec les internes du lycée, et passait ma nuit dans une chambre de 8 mètres carrés au-dessus d'un marchand de chaussures et à 50 mètres de la mairie de sablé.

La Directrice du lycée professionnel était un Lebeguec aux chignon gris. L'air sévère, elle savait manier ses troupes. Qu'ils soient profs, pions ou élèves, personne ne bronchait.

Son mari était le prof d'art plastique des BNMA ( Brevet National des métiers d'art ) Ici à Sablé sur sarthe, se jouait la toute première session pilote de cette nouvelle formation.

Mon parcours atypique avait sûrement intrigué l'équipe pédagogique. Ils avaient donc décidé de tenter cette expérience en intégrant le phénomène. Dans cette section, nous apprenions l'art évidemment, mais surtout et aussi le travail de la marqueterie. Une fois de plus, 2 profs étaient nos tuteurs. L'un d'eux était bordelais, grand, brin, un profil du type ingénieur cadre sup dans une grosse entreprise reconverti en prof. L'autre n'était autre que Monsieur Vovard ! Mon ancien de prof d'ébénisterie de L'Enna à Nantes. Ces deux années seraient donc une fois de plus compliquées pour moi.

Nous nous amusions à observer les échanges de regards entre notre beau Bordelais, et notre prof de Français elle aussi tout droit venue de la ville girondine.

L'atelier avait reçu les fameuses scies à marquer. 4 ou 5 de ces machines étaient déployées au fond de l'atelier. C'est donc sur ces tripodes que nous allions apprendre à découper de fines lames de bois pour en faire des motifs.

Un très grand placard fermé à clé avait été fabriqué sur mesure sur la droite des établis. Ce dernier refermait les matières précieuses acheminées des 4 coins du monde. Des ébènes, du poirier noir, de l'érable ondulé identique à celui de mes violons de l'acajou, ou autre zébrano rayé comme un zèbre.

Des mètres et des kilos de bois étaient stockés ici et que pour nous. Ils attendaient de se faire découper avec cette petite



lame si fine et armée de dents pointues et tranchantes tel la mâchoire d'un requin blanc miniature.

Ici on ne fabriquait pas ses outils comme à mirecourt. Nous avions juste réhaussé les établis trop bas, et confectionné chacun sa caisse à outils. Une fois de plus, les bédanes, ciseaux à bois, trusquin et serre joints prenaient place dans cette caisse à roulette doté d'un cadenas. Les emprunts d'outils se transformaient souvent en vol d'outils. Le cadenas était donc de rigueur.

Pour pouvoir prétendre passer son BNMA, nous devions aussi être titulaire du CAP d'ébénisterie. Diplôme que je n'avais pas encore décroché. C'était donc sous conditions que j'avais eut l'accord de Chignon Gris pour entamer ce BNMA. Il me fallait passer le CAP en même temps que le diplôme que je lorgnais.

Monsieur Vovard été en charge aussi de cette section. C'est donc sous sa houlette que j'apprenais à refaire des queues d'arondes et mortaises.

L'apprentissage de l'histoire de l'art avait remplacé celui de l'histoire de la musique. Le mari de Chignon Gris était doué dans ce domaine. Les cours étaient variés, passionnants. Nous sculptions la terre, le plâtre, l'acrylique, le plexi...

Très inspiré, je me sentais à ma place dans cette grande salle blanche aux fenêtres en bois couleur acajou. J'avais la sensation d'être au beaux arts ! Du haut de mes 20 ans, et avec beaucoup d'années de retard cumulées, on me prenait pour un des pions du lycée. N'étant pas seul à avoir fait de gros détours et d'importantes stagnations à différents étages

de la scolarité, nous étions un petit groupe de grands bedais à arpenter ce imposant bloc de béton aux fenêtres couleur acajou. Nous déminions de deux têtes les vrais élèves de ces deux lycées réunis dans un même lieux . Charles Cros pour le Lycée professionnel ou j'allais passer deux diplômes et Colbert de Torcy pour le Lycée normal ou des élèves gravissaient les années de la seconde au BTS.

Je m'étais autoproclamé gestionnaire des petits pains au chocolat distribués le matin à la récréation. J'étais aussi devenu le propriétaire du banc qui jouxtait la porte principale d'entrée dans l'établissement. Assis sur le dossier de ce dernier avec 2 ou 3 copains, on regardait les nanas déambuler devant nous. Les notes fusaient et les paris aussi. Jean Charles avait postulé pour une jeune femme asiatique de seconde, et moi pour une des pionne du lycée. Alors qu'isabelle venait juste de passer devant nous, je lançais fier comme un abrutis que j'allais un jour me marier avec cette jolie pionne. Ce que mes deux acolytes s'empressèrent de transformer en pari. Ce fut chose faites quelques années plus tard !

Nous devions préparer une pièce de marqueterie pour notre diplôme. Le sujet était libre et j'étais en tous points extrêmement motivé par le défi à relever.

Alors que les camardes s'évertuaient à reproduire des dessins complexes en 2 dimensions, j'avais opté pour la difficulté.

Mon œuvre serait un jeu d'echec, mais pas n'importe le quel.

J'avais commencé par dessiner sur 2 feuille A3 un echequier en perspective.

Je traçais donc deux point de fuite et commençais à tirer les 4 côté de la bête. Le dessin prenait la forme d'une pointe de diamant pourvu de cases. Pour accentuer cet effet de perspective, certaines cases étaient visuellement enfoncée dans le damier, et d'autres réhaussées. Tout comme la chaussée des géants en Irlande, des cases semblaient donc êtres au-dessus de la mêlée, et d'autres en dessous.

Les cases blanches étaient taillées dans de l'érable sycomore, les foncées dans de la loupe d'orme, et celles qui flottaient dans l'espace ou coulaient arboraient des couleurs plus vives.

Pour parachever mon travail, j'avais acheté 2 jeux d'échec complets. Un de taille normal ou la reine mesure 7 à 8 centimètres, et un jeu plus petit ou les pieces ne dépassent pas les 4 cm.

Je n'avais plus qu'à les disposer sur le plateau. Les grands au premier plan, et les petites, au fond, là ou les cases avaient été tracées plus petites pour accentuer l'effet de perspective.

Toutes les œuvres de la section avaient fait l'objet d'une exposition juste avant qu'un jury ne vienne les évaluer.

Mon travail était remarquable de part sa présentation, son aspect général, sa complexité, son originalité, et la qualité de la marqueterie.

De mémoire, j'avais reçu la meilleure note. Un 18 ou un 19 me permettaient enfin une victoire France dans cette course au diplôme. C'était sans compter sur Monsieur Vovard et le CAP d'ébénisterie.

Ce dernier me fut refusé par ce professeur parachuté de Nantes à Sablé !

Techniquement, et normalement, le BNMA m'aurait dû être refusé. Mme Galand, Chignon gris, avait pourtant sans que je ne sache comment, obtenu une faveur me concernant.

J'étais donc diplômé à nouveau et devenais l'un des premiers en France à avoir chatouillé ce nouveau cursus scolaire.

De retour à Nantes pour passer l'été, quelques prises de bec avec ma mère et mes deux frères avaient eut raison de mon retour dans la maison familiale.

Equipé de 1000 francs octroyés par mon grand-père, un samedi matin j'étais parti sur le parking du tout nouveau leclerc Atlantis à moins de 2 Km de la maison. Une voiture de couleur et de marque qui ne m'avait marquées ferait l'affaire pour ce grand départ. Une fois chargé ma contre basse chinée à viarme un samedi matin, de mes violons en plexi que j'avais confectionné sur l'établi de mon père, de quelques affaires nécessaires à une nouvelle vie et de mon saxo, j'empruntais la national en direction de Paris. Je m'arrêtais au Mans où Isabelle m'attendait. Une fois mon paquetage déposé, mon carton à dessin sous le bras, je descendais la rue nationale, et frappais à toutes les portes des commerces où la compétence de dessinateur avait une place.

A la 5 ieme porte, chez madame Baudoin, cuisiniste de profession, le contenu de mon carton fit sensation . Je devenais donc après 4à minutes de recherche d'emploi,

dessinateur pour les cuisine pogenpole au Mans, rue nationale.

Le voisin de notre échoppe avait été lui aussi pion au Lycée Colbert de Torcy à Sablé sur Sarthe. ET comme il y avait peu de différence d'âge entre nous, nous avons sympathisé.

Stéphane était informaticien. Il équipait ceux qui croyaient en la disquette et au MS DOS

C'est avec Stéphane, en échange de la construction d'un cloison dans son local, que je pu enfin cliquer sur un mulot et même par la suite procéder ma propre machine .

Chez mme Hardouin, l'informatique n'avait pas sa place. C'est donc toujours sous les mines de mes crayons que les implantations prenaient forme.

Les cuisines se vendaient et je commençais même à toucher du doigt l'aspect commercial du business.

Les passage de main, les relais, les remises exceptionnel fusaient dans l'eshop. Les francs devenaient des points, et sous la main habile de la patronne se transformaient en remises exceptionnelles.

Quelques mois plus tard, le courant passait moins bien entre la gérante et le dessinateur. Je ne savait pas pourquoi, mais j'avais été pris en grippe par la tenancière.

Je fus rapidement licencié pour faute grave et me retrouvais donc pour la première fois devant des juges aux prudhomme.

La preuve accablante de mon incompetence allait m'être jeté au visage.

-« Monsieur Tabary Lasserre sont sous-main avec un cutter ! Il est dangereux je n'en veux plus chez moi »

Mon avocat n'avait eu qu'à démontrer que le sous-main me servait de martyr pour retailler mes dessins.

La cuisiniste fut retoqué et astreinte à me payer des dommages et intérêts ainsi que l'article 700 du code pénal.

Le lendemain du licenciement, j'allais voir le principal concurrent de ma détracteuse . Le lundi suivant je commençais une nouvelle carrière chez Mobalpa en tant que Dessinateur / commercial.

J'étais aguerri au passage de main et connaissais donc les grosses ficelles du métier. Je les connaissais si bien qu'un jour j'ai réussi à vendre à un couple de petit vieux une cuisine au plein tarif alors que ces deux charmants petits vieux n'avaient pas un centime en poche. Fier à l'instant de la signature, j'étais finalement rentré la queue basse chez moi le soir venu. J'avais honte de ce que j'avais fait.

Une semaine plus tard, je me cassais la jambe. J'étais donc cloîtré dans ma petite maison de garde de la seigneurie des Beulats. Un petit château planqué dans la campagne sarthoise. Je m'étais exilé dans ce trou perdu après m'être fait débarqué par Isabelle.

Les journées étaient longues. Très vite, j'ai proposé à mon directeur de revenir plancher sur les cuisines même avec mon plâtre. C'est donc en toute illégalité que je conduisais avec ma jambe de bois.

Sur place, un chapiteau avait été érigé devant l'entrée du magasin. A l'intérieur, toutes les anciennes cuisines de démonstration, des bouts de meubles, un bric à brac thématisé. Mon Directeur, avait eu l'incroyable idée de me nommer responsable de cette fourriferie.

C'est donc avec mes béquilles que je déambulais entre les meubles. Nous étions en plein hiver, et les clients quasi inexistants. Au bout d'une journée à me geler sous la tente, j'avais osé demandé au boss la réintégration au chaud et à espace de travail adapté. Le refus fut net !

Je réunissais toutes mes affaires dans le coffre de ma five et retournais compter les paquerettes dans mon champs à Parcé.

A défaut de pâquerette car nous étions en hiver, j'avais proposé à mon voisin de l'aide pour presser les pommes pour en faire du cidre. Il était équipé d'un très beau pressoir, de fut, de bouteilles, et d'un broyeur à pommes.

C'est donc avec ma petite forme que j'actionnais l'interrupteur du broyeur au file de la journée. Le jus était pur, doux et sucré, un délice comme aurait dit mon arrière-grand-mère Anais.

Une fois le plâtre retiré, je fouillais les petites annonces en quête d'un nouveau métier. Un imprimeur sur le mans

recherchait un commercial pour développer son affaire. Le premier rendez vous fut le bon. Le soir même, j'avais mes cartes de visite sur lesquelles étais inscrit Frédéric TABARY responsable commercial Graphique Impression. Je démarchais donc les petits commerçants, et entreprises pour leurs apporter la bonne nouvelle. Nous étions meilleurs que tous les autres !

La cold call est devenu pour moi très rapidement un frein au développement de l'entreprise. J'avais soumis l'idée à Eric le gérant, d'imprimer de la « pub » au dos des ordonnances des médecins. Pub pour des produits de parapharmacie évidemment.

Eric avait trouvé l'idée séduisante et nous avons commencé ensemble à évaluer la faisabilité de ce concept.

Alors même que ce dernier n'était en rien démontré, le boss avait lancé des investissements. Des grosses machines étaient commandées. Quelques mois plus tard, j'étais licencié pour raison économiques.

Ma pionne, m'avait laissé tomber quelques semaines après mon arrivée au mans. Puis, était revenue à la charge. Un soir, dans mon village, elle avait incité pour venir me voir.

Vexé d'avoir été traité de la sorte, j'avais accepté ce rendez-vous. Nous avons passé une nuit « sportive » et, au petit matin, je l'a prié de repartir définitivement dans son appartement. Ce qu'elle fit en larme.



Je ne sais plus comment, je ne sais plus pourquoi, mais un jour nous nous sommes rabiboché pour du long terme.

Isabelle a quitté son appartement pour venir s'installer dans ma maison de garde à Parcé.

Nous passions nos weekend chez Gérard et Vinou, deux amis plus âgés que nous. Nous bricolions, profitions de la piscine, et buvions du cidre.

Brigitte était la sœur d'Isabelle. Une littéraire très cultivée. Elle venait de se faire embaucher par les Editions Glénat, et avait en charge plusieurs départements et les librairies implantées sur ces derniers.

Glénat montait alors un deuxième réseau de distribution auprès des GMS. Rapide entretien avec Miryam sur Paris, et je recevais les clé de ma voiture de fonction, un fax, et des cartons de BD en échantillon.

Du lundi au vendredi soir, je sillonnais plusieurs départements et lâchais des 13/12 aux chefs de rayon. Les passagers du vent, Les eaux de Mortelune, Bout d'Homme ... J'avais à ma disposition des milliers de BD et le boulot me plaisait. Iliade était le nom donné à ce réseau. Les investissements étaient lourds. Autant de voitures que de commerciaux, un entrepôts automatisé ( rien à voir avec ce que l'on fait aujourd'hui) Une équipe administrative.... Le licenciement économique ne se fit pas attendre.

Cette fois, je pressais le cidre pour mon propre compte. J'avais investi dans un broyeur, des futs, et des bouteilles. Seul le

pressoir utilisé était emprunté à Gerard. En échange, je l'aidais à presser le sien. Cela se faisait en octobre novembre. Nous passions des journées à quatre pattes à ramasser ces pommes acide/ amer et difforme et rabougris, puis les lavions. EN fonction des années, le temps variait. Sous le soleil toute l'opération «était un vrai moment de plaisir. Sous le froid et la pluie, faire du cidre devenait un calvaire. D'une année sur l'autre, le cidre était excellent, ou imbuvable. Gérard et moi, le buvions malgré tout afin de se rassurer sur nos talents de presseur. Le cidre était parfois à ce point aigre, qu'il aurait pu directement être ajouté à de l'huile pour assaisonner la salade. Chaque année, Gerard produisait plus de 1000 litres et moi 200.

## Le luthier

Le monde est tout petit. Cet hiver-là, un jeune homme m'avait contacté pour me demander un rendez-vous. Il voulait se lancer dans la Lutherie sur guitare électrique au Mans. Il avait appris que j'étais un ancien luthier de Mirecourt et me demandait mon aide. Chômeur mais curieux, j'avais accepté de venir lui donner un coup de mains. Son atelier était à l'est du Mans dans une zone artisanale. Un bâtiment en parpaing recouvert d'une tôle ondulé. Les machines étaient déjà installées, et un ordinateur tout neuf posé sur le bureau.

Ce jeune homme don le prénom m'échappe, n'avait jamais utilisé un PC, et encore moins un tableur. C'est avec fierté que

je lui formatais des bons de commande à son nom, et commençais à lui préparer sa comptabilité sur Excel.

Nous voulions produire de belles guitares et basses uniques et personnalisées équipés de micro, et de mécaniques de qualité.

La dixième guitare avait été gainé en cuir rouge avec un liseré en argent sur la tranche. C'était une Rolls, une sculpture, une œuvre d'art. Rattrapé par le fisc, l'atelier a déposé le bilan quelques semaines plus tard. Travaillant bénévolement pour ce jeune homme, j'avais à nouveau tout perdu.

Isabelle à l'époque avait troqué sa blouse Pionne contre un job de déléguée médicale. C'était un travail de d'engagement à la prescription auprès des médecins et spécialistes.

Elle croisait dans les salles d'attente d'autre VM avec qui elle échangeait sur la profession. Un soir, sur la petite table de la cuisine à 1 mètre de la cheminée où l'on passait la plus part de nos soirées, Isabelle m'informe qu'un gros labo : Servier lance une campagne de recrutement dans un Hôtel au mans la semaine suivante. Pas franchement emballé, et pas du tout motivé, je finis par accepté le rendez-vous. C'est dans une salle au ré de chaussé de cet hôtel 3 étoiles que la cérémonie pris place. Une petite 100 ene de personnes allaient assister à la messe de ce Labo. Des entretiens individuels étaient ensuite organisés dans les chambres avec les directeurs régionaux du Labo. Alors que je n'y croyais pas une seule seconde, un des 4 postes de délégué médicale m'étais finalement proposé.

Sans savoir pourquoi, et toujours pas motivé, j'ai accepté d'entrer dans la grande cour de ce Laboratoire Hors norme.

Avant d'être lâchés dans les salles d'attente, il fallait tout d'abord passer par l'école Servier. L'école était gérée par Madame Compagnon. Une vieille dame qui aurait du quitter les lieux 10 ans plus tôt mais qui malgré tout s

'accrochait à son post. Elle était physiquement usée et ça se voyait. En revanche, son cerveau, lui fonctionnait à 200/100. Elle avait constitué une armée de louves prêtes à tout pour un jour prendre sa place. Seule la loyauté et le dévouement leur interdisait de dévorer cette vieille femme. De tout façon, Madame Compagnon était protégée par Monsieur Servier

Visiblement de la même génération, les deux seraient inséparables.

La formation durait 2 mois. Cela se passait dans un bâtiment voisin du siège social à Neuilly.

Le laboratoire avait recruté partout en France. C'est donc une vingtaine d'apprentis visiteurs médicaux que j'allais apprendre les bases du métier. Du lundi matin 8h30 au vendredi soir 17h nous avalions l'équivalent 1 année de médecine sur les sujets qui étaient concernés par les molécules que nous allions « vendre ». Un oxygénateur Cerebale nous faisait découvrir le cerveau, les synapses, les chemins neuronaux et tout le toutim un antibiotique micronique : Locabiotol lui nous faisait découvrir le corps de la bouche aux sacs alvéolaires des poumons avec en prime les échanges gazeux de cet organe.

Nous devenions des machines de guerre afutées mais cela n'était pas sans conséquences. Tous les soirs après le repas,

nous retournions dans nos apparts hôtel juste en face du siege mais de l'autre côté de la seine, à la défense. De 20h3à à 3 ou 4 heures su matin, nous ingurgitions des tonnes d'informations. Sur le corps humain, sur les molécules que nous allions présenter aux médecins, mais aussi et évidemment les fiches posologiques et mode d'emploi de ces mêmes médicaments. Nous avons tous craqué lors de ces deux mois d'étude intensive. C'était un stage commando, un kolanta contemporain, le truc que l'on fait une fois dans sa vie.

Les training étaient filmés et bien évidemment se réalisaient devant tous les copains... enfin plutôt copines. A l'époque c'était plutôt un job de fille.

Nous apprenions à dégonfler les fausses barbes, reformuler, supprimer les gestes et mots parasites de notre vocabulaire.

Nous n'étions pas former pour vendre à proprement parlé, mais plutôt formés à convaincre les médecins qu'il fallait prescrire nos molécules. La différence peut sembler insignifiante, mais il y a un fossé entre les deux méthodes.

L'engagement à la prescription bien réalisée doit se conclure par une validation orale du médecin sur sa volonté de prescrire le médicament. La vente, se traduit elle par un bon de commande signé. Dans le premier cas, les chiffres ne traduisent votre capacité à convaincre que 1 mois plus tard.

Nous étions donc jugés sur la base de nos résultats affichés dans de long listing interminables appelés le Gers.

Le dernier jour de la formation, Mme Compagnon nous rejoignait avec ses deux chiennes de garde dans une des salles de cours. Un discours de 30 minutes sur la dureté de la formation, les embuches et les petites victoires quotidiennes composaient l'introduction. Un paragraphe sur la grande maison Servier puis on arrivait à la liste des candidats retenus pour devenir LES Vististeurs Médicaux de cette même grande maison. La phrase commençait par : -« Il y a deux mois vous étiez 20 à commencer la formation. »

Puis, un silence interminable ponctuait le discours. Aussi long que celui de Denis Brognard quand il annonce les départs aux conseils dans chaque épisode.

La prêtresse terminait enfin par un : -« Vous êtes 20 à terminer la formation et à êtres admis chez Servier »

Après deux mois d'effort, nous nous effondrions en larmes.

Le lendemain midi, nous étions intronisés lors d'un repas avec Monsieur Servier lui-même. L'ambiance était religieuse. Des serveurs étaient en charge de 3 ou 4 VM.

Lors de ce repas, je rencontrais ma Directrice régionale Michelle. Une fille un peu typé d'une 40e d'années. Elle semblait assez agréable. Je suis ensuite retourné dans ma bourgade épuisé, mais vivant et fier ! Un nouveau diplôme en poche et pas des moindres. Servier était réputé pour être la Rolls des laboratoires. Le lundi qui suivait, je m'achetais la honda civic bleue nuit de mes rêves. Je faisais installer un radiocom 2000 ( l'ancêtre de nos smartphones) qui n'avait qu'une seule fonction : téléphoner. L'appareil coûtait une

fortune, mais j'étais en capacité de par mes nouvelles fonctions de me l'offrir. Le lendemain, je recevais des cartons pleins à raz bord de médicaments que j'allais distribuer gratuitement aux médecins en fin de rendez-vous. Ce n'est pas la seule chose que j'offrais au professionnels de la santé ! Le laboratoire nous fournissaient des valisettes contenant du matériel médicale. Ce dernier était offert aux médecins en échange d'une participation à des études. Ils devaient intégrer des patients ayant des pathologies spécifiques. Les questionner sur leurs états avant, pendant et après la prise des médicaments. 80 % de ces médecins remplissaient les questionnaires sans même avoir pris le temps de suivre le protocole de l'étude. Les résultats étaient donc complètement pipos ! La dernière réalisée portait sur la qualité de vie et l'amélioration de la qualité de vie des petits vieux sous traitement par oxygénateur cérébral : Duxil était le nom commercial de cette molécule . Durant quelques mois, J'ai distribué beaucoup de valisettes à beaucoup de médecins.

Ce médicament fut 2 ans plus tard totalement déremboursé pour efficacité non démontrée

Vous vous souvenez de mon paris ? celui qui consistait à épouser Isabelle. Nous sommes donc 1 mois avant le mariage.

J'ai prévenu mon DR ( Directeur régional ) par téléphone de cette union aurait lieu un samedi fin août à Parcé sur sarthe. La famille, les amis sont évidemment conviés à cet évènement. Andrée et Yves sont aussi de la fête. Quelques semaines avant l'évènement, le laboratoire m'envoie une lettre me conviant à un séminaire à Nice le weekend du vendredi au lundi.

J'appelle Franck, mon responsable directe et lui remémore mes obligation familiale.

Après de longues tractations, la direction m'autorise à rentrer le samedi chez moi pour me marier, et revenir des le lendemain pour participer à la fin du séminaire, et tout cela à mes frais.

N'ayant pas de solution alternative, je plie.

Je pars donc à Nice dans cet hôtel 5 étoiles ou les 300 délégués médicaux du laboratoire étaient conviés pour la « grande messe » de fin d'été

La débauche est total, l'argent coule à flot et la scène est rodée. Nous arpentons les couloirs à la moquette épaisse, à la recherche de nos chambrées. Affaires dépliées et rangées, nous sommes conviés à un diner sur la terrasse du palace.

Lors du repas, plusieurs de mes collègues m'informent que Franck mon DR, ne se lasse pas d'annoncer à qui veut bien l'entendre que je vis au dessus de mes moyens. Cette deuxième déconvenue me blesse, et nécessite explications. Je repère l'emplacement du petit homme dans l'assemblée et décide de venir m'accroupir à sa table pour échanger sur ses motivations . A voix basse je lui remonte les informations récoltées et lui exprime mon mécontentement. Des –« bah ; euh ; sais pas » sont les seuls mots exprimés. Je retourne à ma table décontenancé par le peu d'assurance de ce chefaillon.

1 heure plus tard, un gorille s'approche de moi et me pris de bien vouloir le suivre. Je m'exécute et le suis au pas en



direction de la salle de conférence. Là, 3 personnes m'attendent. Le Directeur du réseaux nouvellement promu, mon DR, et une autre personne que je ne connais pas. En 1 minute, le tableau est brossé. Je suis mise à pied pour avoir critiqué un DR devant un client ( Franck était d'après la direction assis juste à côté d'un nouveau client) Ma valise a été faite et descendu. On me tend un billet d'avion et me somme de quitter l'hôtel sur le champs, sans retourner voir mes collègues. Je suis mis à pied en vu d'un licenciement pour faute lourde.

Je monte donc dans un avion un jour plus tôt qu'initialement prévu , billet à la charge de l'entreprise. Les idées fusent dans ma tête, l'incompréhension est total et assourdissante. Mes tempes cognent, je sue et souffre de la situation. Je commence aussi à échafauder les raisons de me retour anticipé. L'idée étant de ne pas gâcher la fête, j'annonce ma future femme que finalement le Labo a été sympa... un comble ! J'attendrais la fin de la fête pour expliquer l'énorme déconvenue à ma femme.

Ma maitresse de CP a fait le déplacement et assiste au premier mariage de l'un de ses élèves dans sa propre maison. La ferme que j'ai restaurée est composée de deux bâtiments en pierre et de toits en tuiles rouges brique et plates. Le premier corps de ferme est positionné à 90 degré par rapport au plus petit.

J'ai passé des mois à faire de ce tas de pierres une jolie maison. J'ai déposé le toit, percé des murs, dessiné les plans et même fait une maquette en carton du projet afin de

l'expliquer aux artisans. Loin de penser qu'un jour j'en ferais mon métier. Une passerelle en acier était tendue entre les deux étages de la bâtisse. L'ensemble sonnait bien et le lieu était à la hauteur de l'évènement qui se préparait. Des toiles blanches disposées dans le jardin d'un hectare seraient utiles en cas de pluie. L'herbe était fraîchement coupée et parfumait l'atmosphère. J'en avais fait de même avec ce qui me restait de cheveux sur le crane. 70 kilos pour 1m 85, le crane rasé me donnaient la sensation d'être un repris de justice. Un costume bleu et une cravate estampillée de petits cœurs rouges me transforma en beau gosse. J'avais réussi le tour de force d'aller planquer toute cette histoire invraisemblable dans un coin de ma tête et avait cadenassé cette partie de ma mémoire à double tour le temps de la fête pour ne pas la gâcher.

Quelques semaines plus tard, j'étais licencié pour faute lourde. Un avocat, me fit gagner la première manche au tribunal. Un deuxième me la fit perdre la deuxième en appel. Je n'avais aucune preuve écrite d'avoir averti le Laboratoire de mon mariage.

Simon and Shuster Macmillan

Sur le site de l'Apec, une maison d'Éditions recherchait des commerciaux pour l'implantation en France de sa succursale. Patrick Ussunet le Directeur commercial, me donna rendez vous dans un café porte d'Italie à Paris. En 30 minutes armé d'une expérience « solide » dans le monde de l'éditions, j'avais fini de le convaincre sur mes capacités à relever le

challenge. La semaine suivante, je rencontrais Hélène Dennerly la PDG de cette antenne (de la célèbre maison d'Édition Américaine qui éditait Marie Higgins Clark ) dans un local provisoire situé juste derrière l'opéra Garnier.

Hélène, une petite femme fine aux traits fins et brune aux cheveux bouclés était tout excitée. Elle tenait dans les mains le Yellow Pages de Macmillan. Après les formules de politesse, la Jeune patronne me tendit ce pavé et me demanda ce que je pensais d'internet, mais surtout si j'avais déjà vu ce livre qui ressemblait à un annuaire . Un oui ferme et définitif augmenté d'un sourire ne laissait aucun doute sur l'état de mes connaissances sur ce sujet.

Nous étions en 1995 et les premiers bip bip bip bip BBBBiiiiip BBBBiiiiip Bipppppppp Bipppppp commençaient à se faire entendre dans les bureaux parisiens branchés. Nous étions au début de l'internet... the world wide Web . Les modems travaillaient à la vitesse d'un escargot, les ordinateurs portables ressemblaient à des valises, et les ordinateurs de bureaux à de grosses boîtes en plastique et métal. Il fallait un bureau de ministre pour réussir à organiser l'ensemble

Je n'avais cependant, jamais entendu parlé de cette nouvelle façon de s'écrire, et encore moins de cette annuaire qui recensait l'ensemble des adresses web mondiale en seulement 1000 pages. Le simple fait que je possédais un ordinateur personnel était pour une raison suffisante pour Hélène d'être intégré dans cette grande aventure. Quand je dis aventure, je n'exagère pas ! Vous prenez la carte de France, et vous la coupez en deux dans le sens de la hauteur.

Vous faites un cercle autour de Paris .... Et voilà ! Nous étions 3 représentant pour aller démarcher tous les libraires de France ainsi que les Hypermarchés. Je montais dans ma voiture le lundi matin aux environs de 4h et filais sur Toulouse. Mon planning était tiré au cordeau . J'arrivais à l'ouverture du premier hyper vers 7h45 à l'arrivée des chefs de rayon. Nous étions bien reçus. La maison d'éditions était très connue et donc les clients nous écoutaient , et passaient commande. Les rayons de livres informatiques devenaient un peu plus bleu et rose à chacun de nos passages. Dans la journée je visitais entre 5 et 7 clients, puis fonçais sur la deuxième ville : Pau.

J'enchaînais ensuite Biarritz / Bayonne, puis Bordeaux, et pour finir je clôturais la semaine très tard le vendredi sur Nantes.

Une autre tournée me faisait découvrir Blois, Tours, Poitiers, Angoulême, Une autre la Bretagne et enfin, c'est du côté de Cherbourg que je finissais le mois. A chaque fois, nous devions passer dans le rayon avant de se pointer dans le bureau du chef de ce même rayon. Nous rangions nos bouquins, retirions les livres abîmés, tentions d'occuper à chaque fois un peu plus de place dans le linéaire. Un pointage de chaque référence était réalisé sur le futur BDC. Le chef de rayon nous recevait ensuite la plus part du temps dans les réserves, entre les cartons, l'odeur de la lessive, et les transpalettes. Habillement, nous ajoutions des collections supplémentaires afin que le rayon devienne aussi vert, rouge et jaune.

Notre principal concurrent dans le domaine était la collection Les NULS : Word pour les nuls, Excel pour les Nuls etc etc.... Pour être aussi visible que ce best seller jaune et noir, notre PDG avait elle opté pour le rose et le bleu. Le nom de la

collection avait fait l'objet de longs débats en interne. Finalement PEPERE avait remporté la course ! Nous colorions donc les rayons de nos clients en rose et bleu ! On en mettait en place des tonnes et nos clients pensaient comme nous qu'avec l'avènement du WWW, ce rayon allait propulser les ventes de livres sur le sujet.

Les piles de pèpères et d'annuaire jaune stagnaient en tête de gondole. Rapidement, les chefs de rayon nous demandaient de les reprendre. Les piles se constituaient alors dans nos entrepôts en région parisienne. Des milliers de pèperes et d'annuaires n'en finissaient plus d'être retournés. Les 3 représentant retournaient plus de livre qu'ils n'en vendaient. Nous avons constitué des box/ palette dans lesquels les livres jaune et rose. La direction nous demanda de proposer aux Hyper et grosses librairies ces m3 de livres à des tarifs cassés. Les rayons se colorisaient à nouveau en rose et jaune. Dans la commercialisation des palettes, je me débrouillais très bien. Des primes venaient compléter mon salaire et chaque mois ma direction me remerciait pour mon investissement. Je collais du Macmillan Partout en ouvrant quotidiennement de nouveaux points de vente et en noircissant le bon de commande, je me fis très rapidement repérer par mon directeur Commercial, mais pas que. Karima était l'assistante des Commerciaux. J'avais donc des conversations téléphonique quotidiennement avec cette jolie brune aux cheveux long.





